

Débordement artistique Le 17^e festival international des film sur l'art

Julien Lévy

Volume 43, numéro 175, été 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/53120ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévy, J. (1999). Compte rendu de [Débordement artistique : le 17^e festival international des film sur l'art]. *Vie des arts*, 43(175), 18–19.

FIFA 99

Débordement

artistique

Julien Lévy

L E 17^e FESTIVAL INTERNATIONAL DES FILMS SUR L'ART

Du 9 AU 14 MARS 1999



*Richter, l'insoumis, France/1997/
betacam/couleur, noir et blanc/
154 mn/français, russe, s.-t.
français*

de l'art, littérature, métiers d'art, mode, musique, patrimoine, peinture, performance, photographie, poésie, restauration, sculpture, sociologie de l'art et théâtre.

LES LAURÉATS

Présidé par le producteur allemand Peter Brugger, le jury du 17^e FIFa a discerné le grand prix Pratt et Whitney au film *Richter, l'insoumis* de Bruno Monsiegeon. A travers une

C'est au film *Inspirations* de Michael Apter que revint l'honneur d'ouvrir le 17^e festival des films sur l'art. Un film percutant où le cinéaste Michael Apter interroge les mystères du processus de création, à travers les témoignages de 7 artistes d'horizons différents (le musicien David Bowie, l'architecte Tadao Ando, le chorégraphe Édouard Lock, la chanteuse Louise Lecavalier, le peintre Roy Lichtenstein, le sculpteur Nora Naranjo Morse et le verrier Dale Chihuly). Un film d'ouverture plutôt bien choisi qui dévoilait une programmation très chargée (composée de 150 films et vidéos en provenance de 25 pays, dont 40 du Canada) et ouverte à tous les courants artistiques: animation, architecture, art actuel, art technologique, calligraphie, cinéma, collectionneurs, danse, design, décoration, films d'artistes, histoire

longue entrevue filmée en vidéo pendant laquelle le célèbre pianiste se raconte (de sa naissance en Ukraine jusqu'à sa triomphale carrière internationale en passant par sa difficile acceptation au conservatoire de Moscou), le cinéaste illustre ses propos à l'aide d'images d'archives.

Un film simple dont la grande réussite provient du choix éclairé et de l'emploi judicieux des images d'archives de Monsiegeon (qui élèvent souvent les propos de Richter à un niveau plus poétique) ainsi que de l'indéniable talent de conteur de Richter qui, à 80 ans, fait preuve d'une mémoire prodigieuse. Le prix du jury a été remis à *André Markowickz, la voix d'un traducteur* de Anne-Marie Rocher. Surprenante révélation du Festival, ce film nous fait découvrir un personnage fascinant

qui, depuis bientôt dix ans, retraduit l'œuvre intégrale de Dostoïevski. Français d'origine russe, André Markowickz bouleverse l'image qu'a l'Occident de Dostoïevski. Le film est composé de plusieurs entrevues dont celle du traducteur controversé qui nous explique qu'il désire «faire entendre la voix de l'étranger en tant qu'étranger et en tant qu'étrangeté». La cinéaste interroge aussi la compagne de Markowickz, Françoise Morand (elle-même traductrice) avec qui Markowickz retraduit toute l'œuvre de Tchekov. Mais Markowickz ne s'arrête pas là. Résidant en Bretagne, il a déjà commencé à traduire des poèmes russes en breton. La cinéaste suit aussi Markowickz lors d'un voyage à Montréal où il vient rencontrer un poète amérindien dans le but de traduire ses chansons mic-mac en breton. Sa prochaine étape? Retraduire l'œuvre complète de Shakespeare. A quand la traduction de la bible monsieur Markowickz?

Encore une fois, un film simple dont la seule personnalité du sujet parvenait à capter l'attention du spectateur.

DES PORTRAITS SAISSANTS

Comme chaque année, le Festival présentait un grand nombre de portraits d'artistes déjà consacrés dont la plupart variaient en intérêt selon le sujet filmé ou dont certains semblaient destinés à des visiteurs de musée désirant se reposer entre deux salles d'exposition (*Delacroix, Monet, Rodin,*



Federico Zeri, *L'occhio*, France/1992/
betacam/couleur/55 mn/italien,
s.-t. français

qu'elle désire tant préserver. Sûrement la plus belle œuvre du festival dont la concision (le film dure seulement 15 minutes) et la clarté révèlent une profonde maîtrise du langage cinématographique.

EN MOUVEMENT

Le festival s'est achevé par le magnifique *Museum on the Mountain* de Peter Rosen. Pendant six ans, Rosen a filmé les étapes de la construction du musée Miho au Japon. Conçu par l'architecte I.M Pei, le Musée Miho, situé dans les montagnes Shiga (au Japon), incarne l'ouverture entre la culture orientale et occidentale, la tradition et la technologie, l'architecture et l'environnement naturel. Pendant six ans (de la première visite de l'architecte sur le site jusqu'à l'ouverture publique en 1997), Rosen a filmé les différentes étapes de la construction du musée. Ébahi, le spectateur assiste alors à la lente et progressive élaboration d'un projet ambitieux et risqué qui est, sans contredit, une des plus grandes réalisations architecturales au monde. Un film envoûtant qui, espérons-le, aura su trouver un acheteur.

Car le FIFA, présenté simultanément dans six salles et attirant bon an mal an quelque 10 à 12 000 spectateurs, est aussi un lieu d'échange où des producteurs étrangers et locaux se rencontrent pour acquérir ou vendre des films. Pour René Rozon, fondateur et président du FIFA, « le film sur l'art n'est pas plus élitiste qu'un musée. Les gens qui font ces films les font pour rendre les artistes accessibles au grand public ». Ainsi, à force de jeter des ponts entre les différentes formes d'art et le cinéma, la tradition et la technologie, la culture d'ici et d'ailleurs, le FIFA connaît désormais un rayonnement qui s'étend bien au delà des frontières qui l'a vu naître en 1981 : après Montréal, il se déplace à Québec, Trois-Rivières, Chicoutimi, Rimouski, Ottawa, Washington et enfin Helsinki. □

Calder...). Parmi ceux-ci, *Leonard Bernstein, reaching for the note* de Susan Lacy parvenait à jeter un regard pénétrant sur la vie et la carrière mouvementée de Bernstein tout en nous faisant saisir la personnalité complexe et multiple du célèbre compositeur et chef d'orchestre. Dans un style plus classique, *Bernard Buffet: d'ici à l'éternité*, Valérie Esposito nous donnait l'occasion d'entendre (et surtout de voir à l'œuvre) un artiste en pleine possession de ses moyens. Impossible aussi de résister au charme de *Federico Zeri, l'occhio* de Eduardo de Gregorio. Tourné quelques mois avant la disparition du plus grand connaisseur de la peintre italienne, *Federico Zeri, l'occhio* donne la parole à un homme qui s'est rarement confié à la caméra. Pudique, Zeri ne parle pas beaucoup de lui-même mais discours des peintres de la Renaissance italienne comme s'il venait de déjeuner avec eux. Vers la fin du film, il confirme ses talents « d'expert à l'œil infallible » (d'où son surnom de « l'occhio ») en se prêtant au jeu des attributions par l'intermédiaire de photographies. Et il ne se trompe... jamais!

Très couru par les festivaliers, le *Riopelle, sans titre, collage, 1999* s'est révélé à la hauteur des attentes démesurées placées en lui. Grâce à un habile montage (qui entremêle des images d'archives, d'anciennes entrevues de Riopelle ainsi que des témoignages d'amis ou d'intimes, dont une entrevue inédite avec Joan Mitchell) le

réalisateur Pierre Houle parvient à communiquer l'essence de la vie et de la création du célèbre peintre canadien (notamment grâce à une brillante séquence infographique qui, simulant une pénétration de la psyché de Riopelle, montre comment les éléments de la nature viennent se greffer à ses motifs abstraits). A travers le *Riopelle* de Pierre Houle, ainsi que d'un grand nombre de films présentés au festival, on constatait à quel point la vie privée et l'œuvre d'un artiste se trouvaient souvent intimement liées.

Ce thème était particulièrement mis en valeur dans le très sensible *Sophie Calle* de Jean-Pierre Kief. Photographe mystérieuse (on ne la verra jamais durant le film), Sophie Calle découvre la photographie sur le tard et un peu par hasard. Anti-conventionnelle, elle pratique son métier à sa manière pour raconter des histoires qui mêlent réalité et fiction. Par exemple, elle choisit un passant, le suit plusieurs jours et relève des moments de son quotidien; dernièrement, elle a décidé d'être elle-même la proie d'une filature en faisant embaucher par sa mère un détective privé pour la suivre. Laissant le visage de son sujet dans l'anonymat (on ne fera qu'entendre la voix de Sophie Calle), Jean-Pierre Kief se contente de filmer, avec beaucoup de grâce, les planches-contacts de la photographe. Ainsi, peu à peu, par touches, Sophie Calle se dévoile sans jamais perdre de son mystère